

Marina Geat¹

*Du projet « Generazione Ponte » à la création du groupe Ruiipi,
en passant par l'ascenseur d'Amara Lakhous*

ABSTRACT

À partir de l'expérience effectuée dans un groupe de recherche de l'Université Roma Tre portant sur les problématiques des deuxièmes générations de la migration dans le quartier Esquilino, à Roma, l'auteure réfléchit sur les potentialités éducatives des textes littéraires dans des contextes de mixité culturelle. Son analyse porte sur deux ouvrages d'écrivains non italiens qui expriment la réalité plurielle de ce quartier, le chinois Jin Jian et l'algérien Amara Lakhous. Les deux récits montrent, dans des situations et avec des modalités différentes, le fonctionnement du mécanisme textuel de l'« exotopie », tel que l'a décrit Mikhaïl Bakhtine. Ce mécanisme sémiotique, ainsi que d'autres concepts théoriques, notamment les idées développées par Michel Serres dans *Le tiers instruit*, confirment l'efficacité des textes littéraires dans des contextes de confrontation interculturelle, tant au niveau de la production que de la réception des textes, donc de l'éducation interculturelle.

MOTS-CLÉS : éducation interculturelle, littérature de migration, Amara Lakhous, littérature sino-italienne, quartier Esquilino

Starting from the experience of a research group at Roma Tre University on the problems of second-generation immigrants in Rome's Esquilino district, the author reflects on the educational potential of literary texts in contexts of cultural mixing. Her analysis focuses on two books by non-Italian writers who express the plural reality of this neighbourhood, the Chinese Jin Jian and the Algerian Amara Lakhous. The two stories show, in different situations and with different modalities, the functioning of the textual mechanism of « exotopia », as described by Mikhail Bakhtin. This semiotic mechanism, as well as other theoretical concepts, especially the ideas developed by Michel Serres in *Le tiers instruit*, confirm the effectiveness of literary texts in situations of intercultural confrontation, both at the level of the production and of reception of texts, thus of intercultural education.

KEYWORDS : intercultural education, migration literature, Amara Lakhous, Sinoitalian literature, Esquilino neighbourhood

¹ Università Roma Tre. E-mail : <marina.geat@uniroma3.it>.

Les réflexions autour des problématiques de l'interculturel contenues dans ce volume ont vu le jour en 2017, au cours de deux colloques organisés en parallèle à l'Université Roma Tre et à l'ISFEC de Bordeaux². En effet, si d'une part cette initiative se liait à une pratique de collaboration déjà pluriannuelle dans la recherche sur ces thématiques menée de façon conjointe avec l'ISFEC, d'autre part elle s'insérait dans un projet plus ponctuel et spécifique du Département de Sciences de l'Éducation de l'Université Roma Tre, dont l'objectif était de mieux comprendre la réalité socioculturelle du territoire romain où cet établissement est installé, le quartier Esquilino à Rome, et d'élaborer des stratégies éducatives efficaces pour favoriser l'inclusion et la valorisation des diversités culturelles, notamment pour ce qui concerne les deuxièmes générations (ainsi que les générations successives) de la migration et de la mixité socio-culturelle. En ma qualité de membre de ce groupe de recherche intitulé « Générations Ponts. Processus formatifs, parcours identitaires, appartenances et dialogue entre et avec les deuxièmes générations », les deux colloques de Rome et de Bordeaux m'ont donné au moins trois opportunités importantes de confrontation. Premièrement, ils ont été l'occasion d'exposer face à un parterre international de spécialistes nos interrogations et nos propositions, en suscitant des rapprochements et des comparaisons avec des activités de recherche et des propositions éducatives pensées pour des contextes de mixité culturelle différents par rapport à celui qui fait l'objet de nos études sur la ville de Rome. Deuxièmement, j'ai pu vérifier encore l'importance d'une approche interdisciplinaire aux problématiques de l'interculturel, en réfléchissant en particulier sur le rôle de la littérature, qui fait l'objet spécifique de ma contribution au projet de recherche, pour atteindre cet objectif de compréhension et d'éducation commun qui est le nôtre. Enfin, ces deux colloques ont été l'occasion d'élargir ultérieurement nos horizons, ainsi que de faire rebondir nos ambitions de collaboration dans le domaine de l'interculturel, en donnant naissance notamment à un groupe de recherche permanent de collaboration dénommé RUIPI (Réseau Universitaire International Pour l'Interculturel), dont le présent ouvrage collectif est la première publication.

² Colloque international *L'Interculturel : quels défis et problématiques aux niveaux européen et international ?*, Rome, Université Roma Tre, Département de Sciences de l'Éducation, 18 mai 2017 ; colloque international *Regards croisés sur les nouveaux enjeux et défis de l'interculturel aujourd'hui. Informer, se former, former*, Bordeaux, ISFEC d'Aquitaine, 18-19 octobre 2017.

Le projet de recherche de l'Université Roma Tre d'où ma démarche de confrontation est partie a pour objectif d'étudier le parcours d'élaboration identitaire des jeunes de deuxième génération ainsi que le rôle de l'éducation formelle et informelle et des langages expressifs (littérature, musique, dessin, narration, illustration) pour le dialogue interculturel et intergénérationnel³. Le quartier de Rome qui est l'objet principal d'observation et d'action de cette enquête est celui même où le Département de Science de la Formation surgit, l'Esquilino, le quartier le plus typiquement multiethnique de la capitale italienne, comme s'il s'agissait d'une sorte de vocation éducative qui, à partir du choix de la localisation de notre siège, s'était proposée de mieux comprendre cette réalité au cœur de la ville de Rome, en élaborant en conséquence des stratégies d'interventions efficaces et un engagement actif sur le terrain. À l'intérieur du groupe interdisciplinaire qui participe à ce projet, dont la composition est constituée principalement par des chercheurs en pédagogie (pédagogie interculturelle et pédagogie de l'expression) et par des sociologues, ainsi que par une statisticienne et un linguiste, j'exprime le point de vue des littératures, en m'occupant des représentations et des élaborations de la mixité culturelle, de ses valeurs, de ses conflits ainsi que de ses solutions potentielles qui proviennent de textes à plusieurs égards classables dans cette catégorie.

Pour introduire notre réflexion concernant les effets positifs des narrations littéraires afin d'aboutir à l'élaboration et de la réception d'une vision interculturelle du monde, je crois qu'il est utile de rappeler le concept fondamental d'« exotopie », que Mikhaïl Bakhtine, dans son essai *Esthétique de la création verbale*, pose au centre de son idée du texte littéraire comme une « polyphonie », à savoir un texte où s'entrecroisent, se mélangent et se disent une pluralité de voix et de points de vue différents. Le mécanisme d'exotopie sollicite l'écrivain, et le lecteur à sa suite, à sortir de lui-même (du « lieu », au sens large du terme, où il vit, donc de son existence, de ses pensées, de ses habitudes, etc.) pour rentrer dans la « peau » d'autrui ; une dynamique dialogique qui est intrinsèque au processus de la création littéraire se met alors en branle, une sorte de va-et-vient entre l'identification avec l'autre (sentir comme lui, voir comme lui, penser comme lui) et le retour en soi-même, « regagner sa propre place [...], et c'est là seulement

³ Massimiliano Fiorucci, « Generazioni Ponte. Processi formativi, percorsi identitari, appartenenze e dialogo interculturale tra e con le seconde generazioni » dans *Dipartimento di Scienze della Formazione. Università Roma Tre. Giornata della ricerca 27 febbraio 2017*, Roma, Colitti, 2017, p. 1-2, consultable en ligne <<http://formazione.uniroma3.it/files/4abccfc8-e928-4fca-becc-d50545.pdf>> (consulté le 15 juillet 2019).

que le matériau recueilli à la faveur de l'identification pourra être pensé aux plans éthique, cognitif ou esthétique⁴ » Dans une situation de cohabitation et de confrontation culturelles, cette fonction des textes littéraires, et leur proposition dans des contextes éducatifs, est d'autant plus importante, car les diversités en jeu sont par définition complexes et diversifiées ; une attitude cognitive et affective ouverte à une compréhension de l'autre, et de soi-même face à l'autre, point de départ nécessaire pour élaborer une appréhension plurielle des contextes de vie et des comportements conséquents, est d'autant plus indispensable.

Bakhtine écrit : « Dans le domaine de la culture, l'exotopie est le moteur le plus puissant de la compréhension. Une culture étrangère ne se révèle dans sa complétude et dans sa profondeur qu'au regard d'une autre culture (et elle ne se livre pas dans toute sa plénitude car d'autres cultures viendront qui verront et comprendront davantage encore)⁵ ».

Comme l'affirme Michel Serres, « tout apprentissage consiste en un métissage », c'est-à-dire en un croisement de diversités, tout juste comme chaque enfant qui naît est en quelque sorte la « synthèse » de la rencontre des gènes différents de son père et de sa mère. Le parcours entier de croissance et d'éducation se fait par des confrontations et absorptions de l'altérité. Celui qui apprend est donc « un tiers instruit », comme le dit encore Michel Serres⁶. Cela est d'autant plus vrai dans le contexte de l'éducation interculturelle, qui implique la compréhension, le dialogue, la confrontation assidue, ainsi qu'un grand respect, aussi, des zones de diversité irréductibles, des sensibilités spécifiques, des « ombres » de chacun, d'autant plus si elles proviennent de cultures différentes, comme l'explique Anne Douaire-Banny dans son bel article « Science et opacité : de la complexité de l'acte d'enseignement », auquel je renvoie pour approfondir cet aspect, si important et délicat, notamment dans l'optique de l'interculturel⁷.

Le premier de ces textes est un conte intitulé *Voglio tornare a casa* (Je veux rentrer chez moi). Il a été écrit par un immigré chinois, Jin Jian, qui a répondu à l'appel d'une association culturelle active sur le territoire du quartier, *Il Cielo sopra Esquilino* (Le ciel sur l'Esquilino), qui en 2005 a lancé un prix littéraire, en invitant des écrivains non professionnels à présenter

⁴ Michail Bakhtine, *Esthétique de la théorie verbale*, Paris, Gallimard, 1984, p. 46-47.

⁵ *Ibid.*, p. 348.

⁶ Voir Michel Serres, *Le Tiers-Instruit*, Paris, Gallimard, 1992.

⁷ Anne Douaire-Banny, « Science et opacité : de la complexité de l'acte d'enseignement », dans Marina Geat (dir.), *Il pensiero letterario come fondamento di una testa ben fatta*, Roma, Roma TrE-press, p. 125-136, consultable en ligne <<http://romatrepres.uniroma3.it/ojs/index.php/pensiero/article/view/626/623>>, consulté le 15 juillet 2019.

des contes inédits, en italiens ou en d'autres langues, dont la toile de fond serait le quartier Esquilino, « dans sa nature complexe de lieu en mutation, riche de diversités ethniques et culturelles », et les protagonistes « les habitants du quartier, italiens et étrangers ». La visée explicite, c'est de donner « une contribution importante à la connaissance et à la compréhension entre des réalités qui vivent à côté l'une de l'autre dans ce même quartier, pourtant en fait séparées entre elles. C'est pourquoi, les étrangers sont surtout invités à participer très nombreux⁸ ».

Il faut savoir que la communauté chinoise est très importante dans le quartier Esquilino, mais elle fait l'objet, pour la plupart des Romains, de stéréotypes nombreux et de la conviction d'une sorte d'extranéité radicale. Cela est dû, entre autres, à une langue écrite qui, à cause de ses idéogrammes, est perçue, par définition, comme incompréhensible et quelque peu mystérieuse. Cette situation de méfiance ne s'est que peu améliorée depuis que, par l'initiative d'un conseiller municipal d'origine congolais à la sécurité, Jean Louis Touadi, la ville a trouvé, en 2007, un accord avec les commerçants chinois pour qu'au moins les enseignes des magasins soient écrites en italien aussi.

Le conte de Jin Jian, rédigé en chinois, gagne donc ce prix et, pour la publication, est traduit en italien⁹. Il s'inscrit ainsi dans une réalité de littérature sino-italienne qui existe depuis environ une quinzaine d'années, où les Chinois immigrés en Italie expriment leurs conditions d'existence et leur vision du pays dans lequel ils sont venus travailler. À cette différence près : la plupart de ces textes, écrits en chinois comme celui de Jin Jian, n'apparaissent que dans des journaux chinois ou sur le web ; leur réception reste donc limitée (peut-être confinée) à un public de connationaux ou de spécialistes sinologues¹⁰. Le conte de Jin Jian, au contraire, est traduit,

⁸ Voir *Cina Oggi*, eventi 2005, <<http://www.cinaoggi.it/eventi/esquilino.htm>>, consulté le 15 juillet 2019. C'est moi qui traduis.

⁹ Jin Zicai, *Voglio tornare a casa*, in AA. VV., *Parole sopra Esquilino*, supplément à *Cielo... l'Esquilino!*, n. 1, 2006, p. 16-18. Cette publication garde l'original chinois aussi, qui suit sa version en italien.

¹⁰ Il existe pourtant un nombre limité d'écrivains chinois de la migration qui demandent à être traduits en italien, ou qui écrivent carrément dans notre langue. Voir Valentina Pedone, *Nuove declinazioni identitarie : quattro narratori dell'esperienza sinoitaliana*, dans Ayşe Saraçgil, Letizia Vezzosi (dir.), *Lingue, Letterature e Culture Migranti*, Firenze University Press, 2016, p. 101-120, consultable en ligne <<http://www.fupress.com/catalogo/lingue-letterature-e-culture-migranti/3372>>. Voir notamment l'oeuvre de Hu Lanbo (*La strada per Roma*, Laca, editrice, L.N.D., 2009, puis *Petali di orchidea*, Siena, Barbera, editore, 2012). Voir aussi Maria Concetta Pitrone, Fabrizio Martire, Gabriella Fazzi (dir.), *Come ci vedono e ci raccontano : rappresentazioni sociali degli immigrati cinesi a Roma*, Franco Angeli, Milano, 2012 p. 44-45 et p. 60-61.

et lu par un public de langue italienne ; cela fait une grande différence, car cette situation redouble et rend réciproque l'effet fécond et éducatif de l'exotopie : l'exotopie qui est propre à l'acte de l'écriture évidemment ; mais surtout l'exotopie dans l'acte de réception, lorsque le lecteur italien est appelé à se mettre dans les habits du protagoniste chinois dont il apprend l'expérience de migration et à endosser le regard qu'il porte sur la société italienne, à laquelle, lui, le lecteur, appartient. La tension dialogique qui en résulte le sollicite, d'une part à reconnaître le substrat d'humanité commune (le Chinois éprouve des désirs, des tristesses, des humiliations, des rages, tout à fait similaires à celles qu'il pourrait lui-même éprouver dans des situations analogues. C'est la phase de l'empathie), à prendre conscience, d'autre part, de la différence de certaines réactions, ou de la façon d'exprimer un malaise ou de concevoir son existence (c'est la phase de l'exotopie, qui est dominée, comme l'a affirmé la sociologue Marianella Sclavi, « par une reconstruction continue de l'autre comme porteur d'une perspective autonome, autant sensée que la nôtre, et qui n'est pas réductible à la nôtre¹¹ »).

Je veux rentrer chez moi. C'est la première phrase que j'ai prononcée il y a huit ans, quand je suis arrivé en Italie. Quand je me suis rendu compte que ce lieu était très lointain du paradis que j'avais imaginé, bâtiments luxueux, or et merveilles, je voulais rentrer chez moi¹².

Après cette déclaration qui constitue l'*incipit* du conte, l'écrivain chinois exprime l'une après l'autre les différentes facettes de son malaise, toutes suscitées par des situations de confrontation amère : avec ses propres illusions d'avant le départ ; avec les amis qui sont restés en Chine ; avec les Italiens arrogants et les policiers tyranniques qui profitent de sa situation d'immigré étranger et qui l'humilient.

Si l'expression de la souffrance, et l'interrogation portée sur le sens de l'existence appellent le lecteur à une réflexion sur l'humanité commune qu'il partage avec le narrateur chinois, la réponse finale et la sagesse élaborée à la suite de son expérience de migration apparaît comme très

¹¹ Marianella Sclavi, *Arte di ascoltare e mondi possibili*, Milano, Bruno Mondadori, 2003, p. 172. C'est moi qui traduis.

¹² Jin Zicai, *Voglio tornare a casa*, *op.cit.*, p. 16. C'est moi qui traduis le texte italien, reproduit en note : « Voglio tornare a casa. È questa la prima frase che ho pronunciato 8 anni fa, appena giunto in Italia. Quando mi sono reso conto che questo luogo era lontano mille miglia dal paradiso che mi ero immaginato, palazzi lussuosi, oro e meraviglie, volevo tornare a casa ».

connotée par sa culture d'origine, la conscience, lucidement acceptée, que tout dans la vie « a un coût », que, même si l'argent n'est que « cartaccia » (vieux papier) qu'il lui a coûté son bonheur et sa jeunesse, il est fier de son sacrifice, car celui-ci soutiendra la richesse et l'importance de son pays, qu'il aime, et qui l'accueillera comme un héros à son retour : « Vieux-papier-permis-de-séjour, oh, vieux-papier-argent, le 21^e siècle appartient à la Chine, le sang qui jaillit du lieu natal doit couler vers le lieu natal, s'il veut cesser de bouillir follement, parce que c'est là le lieu où je suis né, comme un poisson dans l'eau¹³ ».

Dans une conclusion aux tonalités poétiques, les images du retour apparaissent, le chant des oiseaux, le ciel bleu, les fleurs, les maisons, les rires des enfants, et un message sur la porte : « “Avec un cœur plein d'amertume il s'est séparé de ses êtres chers, aujourd'hui il rentre triomphalement au pays natal”, la vision de tout cela devient de plus en plus claire... Je suis sur le point de rentrer chez moi¹⁴ ». Le moment de l'exotopie finale ne devrait pas manquer de susciter, chez le lecteur aussi, une réflexion sur lui-même, une confrontation qui l'invite à une mise en question et à une prise de conscience. Il devrait se demander : « Quelles sont les valeurs existentielles pour moi et pour la culture dans laquelle je me reconnais ? ».

Comme je l'ai dit, le conte de Jin Jian s'inscrit dans un courant de littérature sino-italienne (avec des ouvrages traduits du chinois ou même écrits directement en italien) qui est un phénomène très intéressant dans l'Italie contemporaine ; je renvoie pour plus d'approfondissements sur cet argument aux études bien documentées de Valentina Pedone¹⁵. Cette

¹³ *Ibid.*, p. 18. Texte italien : « Carta-straccia-permesso-di-soggiorno, oh, carta straccia-soldi, il 21° secolo appartiene alla Cina, il sangue che spilla dal luogo natale deve scorrere verso il luogo natale, se vuole smettere di ribollire all'impazzata, perché quello è il posto dove sono nato e cresciuto, come un pesce nell'acqua ». C'est moi qui traduis.

¹⁴ *Ibid.* Texte italien : « “Con cuore amareggiato si è separato dai suoi cari, oggi torna trionfante al paese natale”, la vista di tutto ciò diventa sempre più nitida... Sto per tornare a casa ». C'est moi qui traduis.

¹⁵ Valentina Pedone, *La nascita della letteratura sino italiana : Osservazioni preliminari*, Atti del XIII Convegno dell'Associazione Italiana Studi Cinesi. Milano, 22-24 settembre 2011, p.48-56 *La nascita della letteratura sino italiana : Osservazioni preliminari* dans Clara Bulfoni et Silvia Pozzi (sous la direction), *Atti del XIII convegno dell'Associazione Italiana Studi Cinesi*, Milano, Franco Angeli, 2014, p. 310-321, consultable en ligne <<https://flore.unifi.it/retrieve/handle/2158/1030172/291928/la%20nascita%20della%20letteratura%20sinoitaliana.pdf>>. Voir aussi *eadem*, *Nuove declinazioni identitarie : quattro narratori dell'esperienza sinoitaliana*, art. cit., et Sun Tianyang, « Gli sconosciuti che si fanno conoscere : un'analisi transculturale dei testi autobiografici di tre immigrati di origine cinese in Italia », *Insula Europea*, <<http://www.insulaeuropea.eu/wp-content/uploads/2019/08/>

littérature sino-italienne, d'autre part, fait partie d'un phénomène beaucoup plus vaste qu'Armando Gnisci, déjà en 1998, définissait comme une « littérature italienne de la migration »¹⁶. Nous allons en rappeler brièvement quelques étapes et aspects essentiels, avec une attention particulière à la composante italoophone de cette littérature, afin de contextualiser l'œuvre du deuxième auteur qui fera l'objet de notre réflexion, Amara Lakhous, ainsi que des potentialités interculturelles de sa démarche d'écriture.

C'est à partir des années 90 qu'il y a en Italie le début d'une littérature écrite en langue italienne par des auteurs étrangers, dont l'enrichissement ne fait qu'augmenter jusqu'à nos jours. Il s'agit souvent de textes de dénonciation et de témoignage, où parfois l'auteur étranger s'associe à un écrivain ou un journaliste italien, qui l'aide dans l'opération d'écriture. Le premier exemple en est probablement un conte intitulé *Villa Literno*, rédigé par l'auteur franco-marocain Tahar Ben Jelloun avec le journaliste italien Egisto Volterrani. Dans cet ouvrage les deux auteurs décrivent le contexte d'exploitation, à la limite de l'esclavage, où des migrants vivent dans les campagnes autour de Naples, gérées par les mafias ; c'était là qu'en 1989 s'était produit l'assassinat d'un jeune sud-africain, Jarry Essan Masslo, un événement qui avait profondément bouleversé l'opinion publique italienne, en déterminant une réforme rapide, par le gouvernement de l'époque, du statut juridique des réfugiés¹⁷. Il s'agit aussi de textes, de plus en plus nombreux, d'écrivains qui proviennent d'autres pays et d'autres cultures, dont la langue maternelle est donc une autre langue,

Gli-sconosciuti-che-si-fanno-conoscere.pdf>, mis en ligne le 29 août 2019, consulté le 28 novembre 2019.

¹⁶ Voir Armando Gnisci, *La Letteratura Italiana della Migrazione*, Roma, Lilith Edizioni, Roma, 1998.

¹⁷ Tahar Ben Jelloun, Egisto Volterrani, *Villa Literno*, dans Tahar Ben Jelloun *Dove lo stato non c'è. Racconti italiani*, Torino, Einaudi, 1991. Il s'agit d'un recueil de contes voulu par l'initiative de Pasquale Nonno, directeur du quotidien de Naples *Il Mattino*, afin de mettre en lumière des problématiques sociales et existentielles concernant le Sud d'Italie et d'en faire l'objet d'une confrontation renouvelée, grâce aussi à l'intervention de points de vue différents. D'autres exemples intéressants de « couple » d'écrivains qui collaborent dans le but de cette narrative de dénonciation sont Pap Khouma, sous la direction d'Oreste Pivetta, *Io, venditore di elefanti. Una vita per forza tra Dakar, Parigi e Milano*, Milano, Garzanti, 1990 ; Alessandro Micheletti et Saïdou Moussa Ba, *La promessa di Hamadi*, Novara, De Agostini, 1991 ; Maurizio Jannelli et Fernanda Farias De Albuquerque, *Princesa*, Roma, Sensibili alle Foglie, 1994 ; cfr. Federica Araco, « Les nouveaux écrivains de langue italienne », *Babelmed*, <<http://www.babelmed.net/article/2723-les-nouveaux-ecrivains-de-langue-italienne/>>, mis en ligne le 13 avril 2012, consulté le 17 janvier 2019.

et qui, pour des raisons différentes, décident pourtant de s'exprimer un italien. En citant pêle-mêle et de façon non exhaustive, juste pour évoquer, par une liste, le sens de cette diversité, je rappellerai que ce sont des Iraniens, des Russes, des Albanais, des Algériens, des Somaliens, des Roumains, des Brésiliens, des Uruguayens, des Sénégalais, des Argentins, des Autrichiens, des Éthiopiens, des Togolais, des Français, des Croates, des Chinois¹⁸.

Il faut rappeler ici que ce phénomène d'une littérature italoophone de migration a des motivations et des caractéristiques très différentes par rapport aux littératures sorties, par exemple, de la francophonie ou de l'anglophonie. Francophonie et anglophonie, chacune avec leurs histoires et leurs particularités, ont à leurs origines, la plupart du temps, un passé de colonisation. Dans ces contextes, les dominateurs ont mis en place des politiques éducatives, développées dans le temps et avec une certaine cohérence, selon le principe de l'assimilation pour la France et du développement séparé pour l'Angleterre, dont faisaient partie, aussi, des stratégies de suprématie et de contrôle linguistique et culturel. Même si, dans l'ère post-coloniale, ces phénomènes sont évidemment le résultat de situations et de choix beaucoup plus complexes, y compris une volonté de s'appropriier des langues des anciens envahisseurs comme d'un « butin de guerre », selon l'expression célèbre de l'écrivain algérien Kateb Yacine, pour les transformer de l'intérieur selon les apports d'autres expériences et d'autres cultures¹⁹, ces passés coloniaux continuent à peser lourd.

La situation de l'italophonie est assez différente. Comme c'est notoire, l'histoire coloniale de l'Italie a été assez limitée dans le temps et dans l'espace, même si elle a été également cruelle et dévastatrice. Les premières possessions coloniales italiennes ont été la Lybie et l'Érythrée, puis l'Éthiopie et la Somalie, et cela pour des périodes qui n'ont pas dépassé au plus quelques décennies, entre la fin du XIX^e siècle et la défaite de la Seconde Guerre mondiale. Les effets culturels et linguistiques de ces conquêtes n'ont pas

¹⁸ Voici quelques noms associés aux pays d'origine respectifs, dans une liste qui est loin d'être exhaustive : Bijan Zarmandili, Hamid Ziarati (Iran) ; Nicolai Lilin (Russie) ; Elvira Dones, Ornela Vorpsi, Gëzin Hajdari (Albanie) ; Amara Lakhous (Algérie) ; Igiaba Scego, Cristina Ali Farah (Somalie) ; Mircea Butcovan (Roumanie) ; Christiana de Caldas Brito (Brésil) ; Milton Fernández (Uruguay) ; Pap Khouma ; Argentin Candelaria Romero, Adrian Bravi (Sénégal) ; Barbara Pumhösel (Autriche) ; Gabriella Ghermandi (Éthiopie) ; Kossi Komla-Ebri (Togo) ; Mía Lecomte (France) ; Melita Richter (Croatie) ; Hu Lanbo (Chine).

¹⁹ Voir Banamar Mediene, *Kateb Yacine. Le cœur entre les dents*, Paris, Robert Laffont, 2006, p. 144.

laissé des traces vraiment importantes. Très peu d'écrivains italophones actuels ont choisi cette langue à la suite de ce passé colonial, sauf quelques auteurs somaliens ou éthiopiens descendants de mariages mixtes. Les raisons du choix de la langue italienne par les écrivains de la migration sont donc autres, beaucoup plus récentes et très variées : située au centre de la Méditerranée et à la frontière des Balkans, l'Italie a été la destination presque naturelle de migrations politiques et économiques surtout à partir des années 80, de l'Europe de l'Est, du Maghreb, ainsi que des pays du Proche et du Moyen Orient, ou de pays encore plus lointains, tels que la Chine, l'Inde et le Bangladesh. Une grande partie des écrivains italophones de la migration descendent de ces vagues migratoires ou en expriment les conditions. La langue italienne qu'ils choisissent, par conséquent, n'est pas forcément l'italien standard et scolaire, mais souvent un italien renouvelé par les expériences de la migration et de la rue, riche de contaminations et de polyphonies. Et pour cela d'autant plus intéressant et fécond²⁰.

C'est dans le contexte de cette italophonie littéraire de migration que trouve sa place le deuxième texte sur lequel nous allons réfléchir. Il a été écrit par Amara Lakhous, l'un des auteurs les plus appréciés de ce courant et dont le roman le plus connu, *Scontro di civiltà per un ascensore a Piazza Vittorio* (que nous citerons ici dans la traduction d'Élise Gruau, *Choc des civilisations pour un ascenseur Piazza Vittorio*²¹) raconte justement des événements fictionnels censés se passer dans un immeuble de la place qui est au cœur du quartier romain multiethnique de l'Esquilino.

Si le conte de Jin Jian est une manifestation littéraire qui est parvenue à la réception d'un public italien presque par hasard, à la suite d'un concours voulu par une association locale dans le but d'améliorer la connaissance réciproque des habitants de ce quartier caractérisé par la mixité culturelle, la situation du roman de l'algérien Amara Lakhous est bien différente. Dans ce cas, il s'agit d'un roman écrit directement en italien par un écrivain professionnel, qui connaît plusieurs langues, qui a étudié la philosophie et l'anthropologie culturelle dans les Universités, en Algérie ainsi qu'en Italie. La structure formelle de son récit est élaborée, soigneusement organisée.

Déjà le titre suggère au lecteur qu'une subtile ironie sera le principe rhétorique sur lequel le texte construira principalement sa stratégie

²⁰ Voir Itala Vivian, « L'Italia postcoloniale. I nuovi scrittori venuti dall'Africa », *El-Ghibli*, n° 40, juin 2013, <http://archivio.el-ghibli.org/index.php%3Fid=1&issue=10_40§ion=6&index_pos=9.html>, consulté le 10 septembre 2017.

²¹ Amara Lakhous, *Choc des civilisations pour un ascenseur Piazza Vittorio*, trad. d'Élise Gruau, Paris, Actes Sud, 2007. L'originel italien est paru aux éditions e / o, Rome, 2006.

communicative, d'où le récit tirera sa valeur éducative, qui, comme nous le verrons, consistera essentiellement dans un renversement de perspectives. Autour de la « piazza Vittorio », au cœur de ce quartier romain éminemment multiethnique, des événements de la vie de tous les jours sont reliés, dans le même syntagme, à l'une des plus inquiétantes interrogations politiques et sociales de notre époque, à savoir la théorie du choc des civilisations. Cette théorie, est-elle vraiment une clé de lecture valable pour notre monde actuel ? En effet, le titre du roman évoque le risque d'un « choc des civilisations » à propos de l'objet le plus banal et le plus quotidien de l'existence dans la plupart des immeubles de nos villes contemporaines, qui est aussi le lieu de rencontre forcé de ses habitants, « l'ascenseur ». La première stratégie communicative que le texte narratif utilise pour « démonter » les incompréhensions et les conflits ce sera donc l'ironie, la révélation des paradoxes, la disproportion entre les mots et ce qui se passe vraiment²². L'autre stratégie narrative mise en place par Amara Lakhous sera l'accentuation de la polyphonie, ce mécanisme intrinsèque de l'œuvre littéraire dont parle Bakhtine dans la réflexion déjà citée – « une culture étrangère ne se révèle qu'au regard d'une autre culture » –, qui est employée ici comme le principe organisateur fondamental de l'entière articulation textuelle. Le roman se compose ainsi de onze chapitres, chacun desquels propose « la vérité » selon l'un des personnages du récit, tous s'exprimant à la première personne : il y a des étrangers (tels l'Iranien Parvis, le cuisinier ivrogne ; le Bangladeshi Iqmal, le commerçant ; la Péruvienne Maria Cristina Gonzalez, soignante obèse d'une vieille dame cardiaque ; le Hollandais Johan Von Marten, qui voudrait faire un film néoréaliste avec les habitants du quartier ; l'Algérien Abdellah Ben Kadour, le poissonnier), il y a des Italiens (Benedetta Esposito, la concierge de l'immeuble ; Elisabetta Fabiani, dont le chien adoré a disparu, peut-être enlevé par des malfaiteurs ; Antonio Martini, professeur d'université milanais ; Sandro Dandini, le propriétaire du bar ; Stefania Massaro, enseignante d'italien aux immigrés ; Mauro Bettarini, commissaire de police). Après chaque chapitre, il y a des sections dénommées « hurlements », où s'exprime le personnage principal, celui dont la voix est aussi celle de l'écrivain. Comment s'appelle-t-il ? L'interrogation sur son nom et sur son identité

²² C'est la stratégie de communication et de dénonciation adoptée par la « commedia all'italiana », genre cinématographique aimé par le héros du roman. Cf. *ibid.* p. 90-91 : « Amedeo prétendait que la comédie italienne avait représenté le plus haut niveau de créativité de ce peuple parce qu'elle avait su mettre en évidence des paradoxes, elle avait réuni tragédie et comédie, ironie et critique sérieuse ».

traverse le roman. Pour tout le monde il s'appelle Amedeo, il est certainement italien, il a des qualités d'humanité, de disponibilité, de générosité qui le font apprécier par tous les habitants de l'immeuble. Tous, ils refusent de croire à une double rumeur qui circule dans le quartier : Amedeo est un immigré ; Amedeo est un assassin (comme si le deuxième attribut se liait nécessairement au premier). Ce ne sera qu'à la fin du roman que le lecteur découvrira que son prénom véritable est Ahmed et qu'il est algérien. Au fur à mesure que chaque personnage raconte « sa » vérité, la confrontation (ou peut-être le « choc ») avec les « vérités » des autres révèle comment les représentations du monde sont divergentes, comment les malentendus et les incompréhensions sont partout, dans les menus détails du quotidien, et cela non pas seulement pour des raisons culturelles, mais plus encore pour les peurs et pour les blessures existentielles que chacun porte en lui-même. L'« ennemi » est alors facilement identifié avec celui qui, de toute évidence, est un « étranger » ou un « immigré », sans se soucier si, par ignorance ou indifférence, on confond allègrement un Iranien avec un Albanais ; un Bangladeshi avec un Pakistanais ; une Péruvienne avec une Philippine. Mais l'ennemi peut être aussi beaucoup plus proche, partager la même nationalité ou la même religion : le Milanais déteste les Romains et les écologistes ; le Romain déteste « les gens du Nord », les Napolitains et les supporters de l'équipe de football adverse ; la Péruvienne ne comprend pas pourquoi la concierge napolitaine la déteste, même si elles sont toutes les deux catholiques ; etc.

Le personnage positif du récit, celui qui est sans doute l'alter ego de l'auteur, est Amedeo, alias Ahmed. Amedeo / Ahmed n'a pas sa « vérité ». Comme je l'ai dit, ses réflexions à la première personne sur les autres personnages sont définies comme des « hurlements » et en effet elles se terminent souvent par des onomatopées, des « ouh-ouuuuuuuuuuuuhhh » qui simulent la voix du loup (mélancolique, fâché, amoureux ou désespéré). Grâce à l'exemple de ce personnage et à ses réactions, le lecteur est mis en condition de vérifier trois affirmations qui sont fondamentales pour l'élaboration d'une attitude interculturelle :

- 1) *Il existe des zones d'humanité commune qu'il est important de reconnaître.* C'est grâce à la compréhension profonde de cela, ainsi qu'à la « compassion » au sens plein du terme qui en est la conséquence affective immédiate, qu'Amedeo / Ahmed est aimé par les autres habitants de l'immeuble, car, au contraire de ce qu'il arrive avec tous les autres « voisins » qu'ils croisent et avec qui ils se heurtent quotidiennement, ils se sentent, par lui, enfin reconnus, respectés

dans leurs faiblesses, dans leurs peurs, dans leurs solitudes, d'autant plus difficiles à endurer lorsqu'ils sont des immigrés : l'Iranien Parviz a besoin de se soûler, ou de cuisiner des plats de son pays, ou de donner de la nourriture aux pigeons, tout cela pour adoucir un peu la souffrance de son exil. Tout le monde se moque de lui ou le prend pour un fou. Amedeo / Ahmed l'écoute, le comprend et fait son possible pour l'aider. Le Bangladeshi Iqbal a besoin de pouvoir récupérer son nom correct sur le permis de séjour, car cette faute est devenue pour lui une obsession. La police, à qui il s'adresse, le chasse et le menace. Amedeo / Ahmed l'accompagne au commissariat et trouve le moyen de résoudre son problème. La concierge napolitaine est convaincue que tous les habitants de l'immeuble la détestent et elle est constamment terrorisée à l'idée que l'ascenseur tombe en panne, car elle risquerait de perdre son poste de travail. Amedeo / Ahmed la salue gentiment et évite de prendre l'ascenseur, pour ne pas lui donner de l'inquiétude supplémentaire. On découvre ainsi – au fil des pages du roman – que chaque personnage a ses blessures, ses rêves, sa solitude, ses faiblesses, et que cela est le propre de l'humaine condition, au-delà de toutes les différences et les incompréhensions provoquées par les diversités culturelles. Cela devient certainement encore plus grave dans la situation de migration, dont la représentation littéraire nous invite à expérimenter les souffrances profondes.

- 2) *Il existe des zones d'ombre dans la vie de chacun qu'il faut respecter* même si on n'arrive pas à les comprendre tout à fait ni à les connaître, où personne ne devrait pas avoir la prétention d'intervenir ni de rentrer pour y imposer sa vérité. C'est un point très délicat auquel plusieurs philosophes de l'éducation ont réservé leurs réflexions. Je renvoie notamment à Michel Serres et à l'article d'Anne Douaire-Banny déjà cité, « Science et opacité : de la complexité de l'acte d'enseignement²³ ». Dans un texte narratif, où les grands problèmes sont montrés à l'échelle des drames individuels, cette attitude se manifeste à travers des gestes significatifs, tel par exemple celui accompli, chez Amara Lakhous, par le personnage de Stefania Massaro, qui, par amour, renonce à connaître une partie du passé de l'homme avec qui elle se marie, cet Amedeo / Ahmed autour duquel se développent les interrogations identitaires qui constituent le fil

²³ Anne Douaire-Banny, « Science et opacité : de la complexité de l'acte d'enseignement », art.cit.

rouge du roman. Comme le lecteur le découvre par la voix d'un autre personnage, dans le passé de cet homme il y a eu en effet plusieurs événements tragiques, appartenant à l'histoire collective de son Algérie natale ainsi qu'à son histoire personnelle : il y a eu la « décennie noire » des années 90, avec ses massacres et son terrorisme fanatique ; puis, il y a eu la mort de son aimée, Bahdja et son propre exil. Amedeo / Ahmed voudrait oublier ce passé douloureux qui pourtant se révèle de façon intermittente dans ses cauchemars ; il voudrait vivre dans le présent et dans l'avenir, apprendre, comme il le dit, à « se faire allaiter par la louve sans se faire mordre²⁴ ». Stefania respecte cette zone d'ombre, car elle sait que « la limite de certaines histoires d'amour réside dans la tentation de vouloir tout savoir l'un de l'autre²⁵ ». Ce que Stefania dit à propos de son amour pour Amedeo, pourrait bien s'élargir à tous les rapports interhumains, et d'autant plus aux relations entre des personnes qui appartiennent à des cultures différentes : le respect des sentiments et de la sensibilité d'autrui, surtout lorsque ceux-ci touchent aux domaines des valeurs, des affections ou du symbolique, doit tenir compte aussi de ce qui est très difficile à dire et de ce qui est très difficile de comprendre, car les expériences vécues, au niveau collectif et au niveau de l'individuel, et donc les points de repères, et donc les représentations du monde, sont parfois trop éloignés les uns des autres. Avoir la conscience de cela, savoir qu'il est illusoire de pouvoir jamais détenir une vérité absolue et que, par conséquent, il est injuste et arrogant de vouloir imposer « sa » propre vérité à autrui, c'est la prémisse nécessaire de tout dialogue constructif et efficace.

- 3) *Même si la vérité au sens absolu et solipsiste est un leurre, car elle n'existe pas, la littérature offre aux lecteurs l'opportunité de s'approcher d'une vérité plurielle et polyphonique, de réaliser un apprentissage qui est premièrement « un métissage », selon la formule déjà citée de Michel Serres. Son fonctionnement intrinsèque d'« exotopie », qui permet de se mettre « dans la peau » d'autrui en restant soi-même, est très fécond dans un contexte d'interculturalité, en suscitant des réflexions qui peuvent être fort utiles pour un*

²⁴ Amara Lakhous, *op. cit.*, p. 87. De ce point de vue, la ville de Rome, et notamment son quartier Esquilino, apparaissent comme un microcosme du monde multiculturel, mais aussi des pièges multiples de la politique, du langage, de l'ignorance, des stéréotypes.

²⁵ *Ibid.*, p.114.

projet d'éducation interculturelle. Le roman d'Amara Lakhous en est un exemple significatif, dont la « morale » finale pourrait se résumer avec les mots prononcés, dans le dernier chapitre, par Mauro Bettarini, le commissaire de police qui mène l'enquête : « Au cours de mon travail de commissaire de police, j'ai appris que la vérité était comme une pièce de monnaie, elle a deux faces. Le côté pile complète toujours le côté face²⁶ ». Amedeo / Ahmed est un immigré, mais ce n'est pas lui l'assassin, le premier attribut ne présuppose pas le deuxième, selon une équation de culpabilité malheureusement assez banale et répandue dans nos sociétés contemporaines (« enquête terminée », comme le dit le commissaire). La vérité a toujours deux (ou plusieurs) faces, surtout dans des situations où plusieurs cultures se rencontrent. La représentation littéraire de la réalité, grâce à ses potentialités polyphoniques, grâce à sa structure communicative complexe qui rend possible l'évocation et l'entrecroisement de points de vues différents, grâce, aussi, aux effets sémantiques de figures de style de grande efficacité, telle l'ironie, qui démonte et démythise immédiatement tout ce qui se propose comme « absolu » et comme « unique », permet au lecteur d'expérimenter à la première personne, donc « sur sa propre peau », la pluralité des visions et des sensibilités qui nourrissent et dynamisent en profondeur nos sociétés contemporaines. Le roman d'Amara Lakhous démontre que la « vérité », qui n'existe pas, mais qui pourtant reste l'aspiration de chacun, ne peut pas être une arme d'attaque et de prévarication – selon la logique du « choc des civilisations » – mais qu'au contraire elle est toujours le résultat d'un dialogue ouvert, respectueux, affectueux et en devenir. Ce genre de textes nous semble une ressource fondamentale pour toute éducation interculturelle.

BIBLIOGRAPHIE

- Bakhtine, Mikhaïl, *Esthétique de la théorie verbale*, Paris, Gallimard, 1984.
Ben Jelloun, Tahar ; Volterrani, Egisto, *Villa Literno*, dans Ben Jelloun, Tahar, *Dove lo stato non c'è. Racconti italiani*, Torino, Einaudi, 1991, *Cina Oggi*, eventi 2005, <<http://www.cinaoggi.it/eventi/esquilino.htm>>.

²⁶ *Ibid.*, p. 137.

- Douaire-Banny, Anne, « Science et opacité : de la complexité de l'acte d'enseignement », dans Geat, Marina (dir.), *Il pensiero letterario come fondamento di una testa ben fatta*, Roma, Roma TrE-press, p. 125-136.
- Fiorucci, Massimiliano, « Generazioni Ponte. Processi formativi, percorsi identitari, appartenenze e dialogo interculturale tra e con le seconde generazioni » dans *Dipartimento di Scienze della Formazione. Università Roma Tre. Giornata della ricerca 27 febbraio 2017*, Roma, Colitti, 2017, URL : <<http://formazione.uniroma3.it/files/4abcffc8-e928-4fca-becdeeb8051d50545.pdf>>.
- Gnisci, Armando, *La letteratura italiana della Migrazione*, Roma, Lilith Edizioni, 1998.
- Jin, Jian, *Voglio tornare a casa*, dans AA. VV., *Parole sopra Esquilino*, supplément à *Cielo... l'Esquilino!*, n. 1, 2006, p. 16-18.
- Lakhous, Amara, *Scontro di civiltà per un ascensore a Piazza Vittorio*, Roma, edizioni e / o, 2006.
- , *Choc des civilisations pour un ascenseur Piazza Vittorio*, trad. d'Élise Gruau, Paris, Actes Sud, 2007.
- Mediene, Banamar, *Kateb Yacine. Le cœur entre les dents*, Paris, Robert Laffont, 2006.
- Pedone, Valentina, *La nascita della letteratura sinoitaliana : osservazioni preliminari* dans Bulfoni Clara, Pozzi Silvia (dir.), *Atti del XIII convegno dell'Associazione Italiana Studi Cinesi*, Milano, Franco Angeli, 2014.
- , *Nuove declinazioni identitarie : quattro narratori dell'esperienza sinoitaliana*, dans Saraçgil, Ayşe ; Vezzosi, Letizia (dir.), *Lingue, Letterature e Culture Migranti*, Firenze University Press, 2016, p. 101-120, URL : <<http://www.fupress.com/catalogo/lingue-letterature-e-culture-migranti/3372>>.
- Pitrone, Maria Concetta ; Martire, Fabrizio ; Fazzi, Gabriella (dir.), *Come ci vedono e ci raccontano : rappresentazioni sociali degli immigrati cinesi a Roma*, Milano, Franco Angeli, 2012.
- Sclavi, Marianella, *Arte di ascoltare e mondi possibili*, Milano, Bruno Mondadori, 2003.
- Serres, Michel, *Le Tiers-Instruit*, Paris, Gallimard, 1992.
- Tianyang, Sun, « Gli sconosciuti che si fanno conoscere : un'analisi transculturale dei testi autobiografici di tre immigrati di origine cinese in Italia », *Insula Europea*, URL : <<http://www.insulaeuropea.eu/wp-content/uploads/2019/08/Gli-sconosciuti-che-si-fanno-conoscere.pdf>>, mis en ligne le 29 août 2019.
- Vivian, Itala, « L'Italia postcoloniale. I nuovi scrittori venuti dall'Africa », *El-Ghibli*, n° 40, juin 2013, URL : <http://archivio.el-ghibli.org/index.php%3Fid=1&issue=10_40§ion=6&index_pos=9.html>.